

Des champignons en ville

Venant de loin, le vent apporte à la ville des cadeaux insolites que remarquent seuls des êtres sensibles, ainsi en est-il de ceux que le pollen de fleur de contrées lointaines fait éternuer.

Un jour, sur le bord de la plate-bande d'une avenue de la ville, tomba, on ne sait d'où, une volée de spores ; et des champignons y germèrent. Personne ne s'en aperçut, sauf le manœuvre Marcovaldo qui, chaque matin, prenait justement le tram à cet endroit-là.

Il avait, ce Marcovaldo, un œil peu fait pour la vie citadine : les panneaux publicitaires, les feux de signalisation, les enseignes lumineuses, les affiches, pour aussi étudiés qu'ils fussent afin de retenir l'attention, n'arrêtaient jamais son regard qui semblait glisser comme sur les sables du désert. Par contre, qu'une feuille jaunît sur une branche, qu'une plume s'accrochât à une tuile, il les remarquait aussitôt ; il n'était pas de taon sur le dos d'un cheval, de trou de ver dans une table, de peau de figue écrasée sur le trottoir que Marcovaldo ne notât et n'en fit l'objet de ses réflexions, découvrant ainsi les changements de la saison, les désirs de son âme et les misères de son existence.

Donc, un matin, alors qu'il attendait le tram qui devait le mener à la S.B.A.V. où il était homme de peine, il remarqua quelque chose d'anormal près de l'arrêt, dans la bande de terre stérile et encroûtée qui longeait les arbres de l'avenue : en certains points, au pied desdits arbres, on aurait dit que des bosses gonflaient, qui éclataient çà et là en laissant affleurer d'étranges corps souterrains de forme arrondie.

Il se baissa pour attacher ses chaussures et regarda mieux. C'étaient des champignons, de vrais champignons qui étaient en train de pousser au cœur de la ville ! Marcovaldo eut le sentiment que le monde gris et misérable qui l'entourait regorgeait soudain de richesses cachées et qu'on pouvait encore attendre quelque chose de la vie, en plus du salaire horaire contractuel, des contingences, des allocations familiales et de l'indemnité de transport.

A son travail, il fut encore plus distrait que d'habitude ; il pensait que, pendant qu'il était là à décharger des paquets et des caisses, les champignons, silencieux et lents, connus de lui seul, mûrissaient leur chair poreuse dans l'obscurité de la terre, assimilaient des sucres souterrains, faisaient craquer la croûte des mottes de terre. « Y suffirait d'une nuit de pluie, se disait-il, et ils seraient bons à cueillir. » Il lui tardait de mettre sa femme et ses six enfants au courant de sa découverte.

_ Ecoutez bien ce que je vais vous dire ! annonça-t-il durant le maigre déjeuner, cette semaine on va manger des champignons ! Frits à l'huile ! Je vous le garantis !

Puis, aux plus petits de ses enfants, qui ne savaient pas ce que c'étaient des champignons, il expliqua avec ferveur la beauté de leurs nombreuses espèces, la délicatesse de leur saveur, et comment il convenait de les cuisiner, parvenant même à intéresser à la discussion sa femme Domitilla qui, jusqu'alors, avait plutôt semblait sceptique et distraite.

_ Et où y sont ces champignons ? demandèrent les gosses. Dis-nous où que c'est qu'y poussent !

A cette question, un réflexe de méfiance douça l'enthousiasme de Marcovaldo : « Si je leur dis l'endroit, y vont aller les chercher avec une bande de gamins, tout le quartier sera au courant, et les champignons finiront dans les casseroles des autres ! »

Ainsi cette découverte, qui lui avait brusquement empli le cœur d'un amour universel, lui donnait maintenant une terrible soif de possession, cependant qu'une crainte jalouse et soupçonneuse le submergeait.

_ Le coin des champignons, je le connais et je suis seul à le connaître, dit-il aux gosses. Gare à vous si vous vendez la mèche !

Le lendemain matin, en se rendant à l'arrêt du tram, Marcovaldo était plein d'appréhension. Il se pencha vers la plate-bande et vit avec soulagement que les champignons avaient un peu poussé, mais pas trop, et qu'ils étaient encore presque entièrement enfouis sous la terre.

Marcovaldo était toujours penché, quand il se rendit compte qu'il y avait quelqu'un derrière lui. Il se releva d'un seul bond et s'efforça de prendre un air indifférent. Un balayeur était là, qui le regardait, appuyé sur son balai.

Ce balayeur, dans la circonscription administrative duquel se trouvaient les champignons, était un jeune et grand échalas à lunettes qui se prénommaient Amadis. Il y avait belle lurette que Marcovaldo le trouvait antipathique, peut-être bien à cause de son regard de myope qui scrutait l'asphalte des rues pour y chercher et y effacer à coups de balai les moindres traces de la nature.

C'était un samedi ; et Marcovaldo, dont l'après-midi était libre, le passa à tourner d'un air distrait dans les parages de la plate-bande, surveillant de loin du coin de l'œil le balayeur et les champignons, tout en s'efforçant de calculer combien de temps il faudrait encore pour qu'on les puisse cueillir.

La pluie tomba durant la nuit : Marcovaldo, comme ces paysans qui, après des mois de sécheresse, se réveillent en bondissant de joie au bruit des premières gouttes, Marcovaldo, seul de toute la ville, s'assit dans son lit, appela les siens _ « Il pleut, il pleut ! »_ et respira, venue du dehors, une odeur de poussière mouillée et de moisissure fraîche.

A l'aube_c'était dimanche_, avec les gosses et un panier qu'on lui avait prêté, il fonça immédiatement vers la plate-bande. Les champignons étaient bien là, droits sur leurs pieds, leurs têtes dominant la terre encore imbibée d'eau. « Hourra ! » Et ils se précipitèrent pour les ramasser.

_ Papa ! Regarde le monsieur, là, tout ce qu'il a déjà pris ! s'écria Michelino.

Alors le père, levant la tête, vit Amadis, debout près d'eux, tenant également sous le bras un panier, plein de champignons.

_ Ah ! vous les ramassez aussi ? dit le balayeur. Y sont bons à manger alors ? Moi, j'en ai ramassé un peu ; mais je ne savais pas si on pouvait s'y fier... Un peu plus loin dans l'avenue, y en a qui sont encore plus gros... Bon, maintenant que je sais, je vais affranchir mes parents qui sont là-bas à se demander s'il faut les ramasser ou non...

Il s'éloigna à grandes enjambées.

Marcovaldo demeura bouche bée : des champignons encore plus gros et qu'il n'avait même pas remarqués, une récolte inespérée qu'on lui soufflait comme ça, sous le nez. Il demeura un moment immobile, comme pétrifié de colère, de rage. Puis_ ainsi que cela se produit souvent_, ces passions individuelles et mesquines s'effondrèrent et firent place à un grand élan de générosité. A cette heure-là, beaucoup de gens attendaient le tram, le parapluie accroché au bras, car le temps demeurait humide et incertain.

_Hé ! vous autres, vous aimeriez pas manger un bon plat de champignons ce soir ? cria Marcovaldo à ceux qui se pressaient à l'arrêt du tram. Y en a qui ont poussé dans l'avenue. Suivez-moi ! Y en aura pour tout le monde !

Et il s'élança sur les traces d'Amadis, suivi par une petite troupe d'hommes et de femmes. Il trouvèrent encore assez de champignons pour tous, et, à défaut de paniers, les mirent dans leurs parapluies grands ouverts. Quelqu'un dit :

_ Ce qui serait chouette ce serait de faire un bon repas tous ensemble !

Au lieu de cela, chacun prit ses champignons et rentra chez soi.

Mais ils se revirent très vite, le soir même, dans la même salle d'hôpital, après le lavage d'estomac qui les avait tous sauvés de l'empoisonnement : rien de grave, car la quantité de champignons mangée par les uns et les autres n'était pas très importante.

Dans deux lits voisins, Marcovaldo et Amadis se regardaient de travers.

Extrait de : *Marcovaldo, ou les saisons en ville*, d' **Italo Calvino**, Editions Julliard .

Traduit par Roland Stragliati.